

C I N É P O È M E

Irse por allà

GABRIEL BÉLANGER OYARZUN

Dans le désert d'Atacama [nord du Chili], un jeune homme part à la rencontre du lieu où son père, opposant communiste au régime de Pinochet, fut enfermé et torturé comme des milliers d'autres dès 1973. L'enjeu pour ce fils de réfugié est de comprendre, de mettre des images sur un passé qui le tourmente et dont il cherche à s'affranchir. Sur un mode lyrique, *Irse por allà* pose la difficile question de l'héritage culturel et politique des exilés chiliens.

C A N O P É

Irse por allà

PRÉSENTATION DU FILM

Irse por allà de Gabriel Bélanger Oyarzun, 2012

Fiction

Couleur

Durée : 12 min 18 s

Production : Gabriel Bélanger Oyarzun

Prix Laurent Terzieff au Festival Ciné Poème de Bezons 2013

Premier prix du Festival La Place de Clichy fait son cinéma 2013

GABRIEL BÉLANGER OYARZUN

Né en 1987 à Québec d'une mère québécoise et d'un père chilien, Gabriel Bélanger Oyarzun passe sa jeunesse à Paris. Scientifique de formation (bac S et études de sciences physiques), il se tourne vers l'audiovisuel après avoir reçu sa première caméra digital vidéo. En 2008, il rejoint son Canada natal où il développe divers projets expérimentaux tout en se formant au maniement de la caméra. De retour en France deux ans plus tard, il entame un cursus de montage audiovisuel (BTS) au sein de l'Ina. En 2011, il tourne *Coco* (20'28), ou vingt-quatre heures de la vie d'une séductrice. *La Répétition* (8'40), en 2013, porte un regard sur les difficultés de la réalisation cinématographique. La même année, *The Poet* (1'59) envisage la science-fiction sous un angle lyrique.

Cinéaste autodidacte en quête de nouvelles formes, Gabriel Bélanger Oyarzun poursuit actuellement ses expérimentations filmiques (*Rohan 1000 – Max Planck part. 1*, 6'54, 2015 ; *On Behalf of The Ignorance*, 3'49, 2015). Son style, fait de très gros plans et montage cut, se caractérise par une esthétique sensuelle.

SYNOPSIS

Chili, désert d'Atacama. Un jeune homme marche à la recherche du camp de concentration où son père fut interné lors du coup d'État du général Pinochet.



ÉLÉMENTS D'ANALYSE DU FILM

QUÊTE CONFUSE D'IDENTITÉ

Un jeune homme en costume se réveille dans un désert. D'où vient-il ? Où va-t-il ? Sa progression dans l'espace rocailleux et chauffé à blanc est striée d'images mémorielles, moments fugaces d'un passé trouble et obscur. Surgissent pêle-mêle des souvenirs d'enfance, le visage d'une femme, les pieds d'un homme qu'on torture... Un train, du bruit, de la fureur hantent la conscience du marcheur qui trouve sur sa route une vieille boîte à musique, métonymique d'une mémoire (souvenirs d'enfance) qui pèse sur son esprit égaré. L'homme prend de la hauteur ; il scrute l'espace, cherche un sens à sa quête. Son errance (donc sa pensée) est traversée par des bribes du dernier discours radiodiffusé du président chilien Salvador Allende au moment du putsch dirigé par le général Augusto Pinochet en 1973. Soudain, une porte dans le désert. Qui s'ouvre sur des baraquements en ruines, des rues désolées, un village fantôme. C'est ici l'ancienne carrière de salpêtre de Chacabuco qui servit de camp de concentration pour les prisonniers politiques de la dictature militaire, nous dit le carton de la fin du film. C'est aussi le but final du voyage du jeune homme. Un montage d'images syncopées exprime sa confusion mentale. Le rembobinage d'une bande magnétique dit encore l'effort de mémoire, la présence d'un passé obsédant vers quoi il est allé et contre quoi il lutte désormais. Un passé contenu dans la boîte à musique – premières notes de *L'Internationale* – qu'il rêve d'oublier sur sa route, dans un train... Et qu'il finira par jeter dans les eaux sombres d'un canal parisien, lieu consommé de la rupture avec le sombre roman familial des années Pinochet. En contrepoint de ce rejet, des images lyriques d'une nature sereine et lumineuse scandent le désir d'apaisement, l'appel à la réconciliation de l'homme avec lui-même et le monde.

DÉCRYPTAGE

Le dispositif d'*Irse por allà* repose sur un entrelacs métaphorique d'images sans paroles, sorte de labyrinthe spatio-temporel entre ici (Paris) et là-bas (le désert d'Atacama au nord du Chili), entre autrefois (1973) et aujourd'hui, entre un personnage à l'écran et les indices d'une identité qu'il cherche dans le passé chilien. Son fil d'Ariane : la voix off du président Allende au matin du coup d'État du 11 septembre 1973. Or, à l'image du personnage au niveau duquel il est placé, le spectateur est souvent perdu. Il lui faut attendre le carton final, sorte de chute explicative, pour dénouer les fils de la dramaturgie et entamer une précieuse relecture permettant d'en saisir les enjeux.

La présence du protagoniste au bord du canal ancre donc l'intrigue dans le présent (contemporain du nôtre) par rapport aux événements passés de 1973. Nous sommes à Paris, lieu de vie du jeune homme. Sa traversée du désert chilien correspond à un parcours initiatique vers un endroit lourdement chargé d'histoire : le camp de concentration de Chacabuco où furent déportés, entre 1973 et 1974, des « milliers de prisonniers » comme son père. Ce pèlerinage fantasmé, comme le suggère, par exemple, le décalage surréaliste de l'homme en costume avec la géographie du lieu, est celui d'un jeune adulte parti à la rencontre de la légende paternelle, objet de fascination et de malaise à la fois. Venu demander des comptes au héros du passé.

Le désert est son esprit qui se cherche, qui cherche à savoir qui il est, d'où il vient. C'est un espace introspectif dans lequel le fils en mal de repères cherche à percer l'énigme d'un père, opposant héroïque à la dictature militaire. Entre volonté de comprendre (d'accepter) et désir de s'affranchir du poids de l'héritage paternel, son voyage le mène jusqu'à un village délabré, mort. Serait-ce donc là toute la gloire devenue de son père, les vestiges de l'illustre combat politique, de l'engagement face au régime de Pinochet ? Sont-ce là aussi des bases propres à se construire un futur, une identité ? Entre admiration pour la figure héroïque et hostilité face à ce legs, le jeune homme, qui a grandi en France (Paris) et en a adopté la culture, fait le choix du rejet, de l'émancipation. Comme beaucoup d'enfants d'exilés politiques chiliens, il continue d'admirer son père, mais préfère, *in fine*, rompre avec ce qu'il représente.

SE PERDRE POUR SE TROUVER

Irse por allà, littéralement « aller là-bas », interroge le passé d'un pays et le rapport que ses fils entretiennent avec lui. La dialectique des images fonde le conflit intérieur du personnage. À l'obscurité de l'ici et maintenant s'oppose la lumière de la quête de l'homme. Le désert est son miroir, et sa minéralité n'a pas un goût moins amer que la mer de Charles Baudelaire (*L'Homme et la Mer*). La lumière, l'air pur, les notes de musique cristallines et le silence, le sable et la rocaille, tout indique la dureté, la sécheresse de l'expérience intérieure, l'âpre retour sur soi-même. Le dénuement est total ; l'homme mutique en costume est *déplacé*, souvent *out of focus* (flou), perdu dans le vague.

À la recherche de son identité, il semble même s'en éloigner à mesure qu'il s'en rapproche. À preuve, le plan où il apparaît dans une enfilade d'embrasures de portes, sorte de « mise en abyme », où son image insaisissable semble se démultiplier et se perdre dans la profondeur du cadre.



PISTES PÉDAGOGIQUES

COUP D'ÉTAT

« J'ai fait un film politique », déclarait Gabriel Bélanger Oyarzun lors de la remise de son prix au Festival Ciné Poème en mars 2013. Pour bien comprendre le projet d'*Irse por allà*, que le metteur en scène présente également comme « autobiographique » (note d'intention du projet), définir les grandes lignes de la politique du président de la république du Chili Salvador Allende (1970-1973). Insister sur son orientation d'inspiration marxiste (nationalisation des principaux secteurs de l'économie, réformes agraires). Signaler le travail de sape mené par les États-Unis (suppression des aides au développement, soutien des partis conservateurs, financement de la presse d'opposition). Souligner le contexte de crise sociale, économique et politique précédant le coup d'État (fortes divisions entre l'exécutif et les pouvoirs législatif et judiciaire). Préciser que les antennes de radio sont bombardées une à une dès l'aube du 11 septembre 1973 : à 9 heures, il ne reste plus qu'un seul relais – Radio Magellanes –, qui permet néanmoins la diffusion complète du discours du président. Lequel s'adresse une dernière fois à son peuple avant de se suicider (selon la version officielle). Relire et commenter l'extrait de l'allocution choisi par le metteur en scène. Définir le régime de terreur (avec portrait de Pinochet) qui se met en place. Dès lors, les opposants à la junte (ou assimilés) sont pourchassés et enfermés dans des camps de concentration comme celui de Chacabuco, l'un des plus grands situé à 100 km à l'est d'Antofagasta, où furent entassés jusqu'à 2 500 prisonniers. Le père de Gabriel Bélanger Oyarzun y fut déporté et torturé.

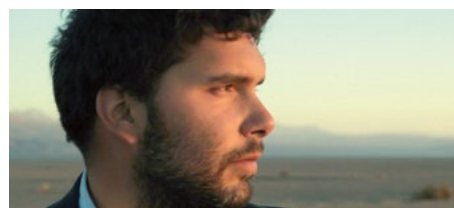
PABLO NERUDA

Le personnage d'*Irse por allà* peine à s'épanouir à l'ombre d'un père et de son passé politique dont il ne sait que faire. Observer la surabondance des plans crépusculaires attachés au présent sombre (et avenir obstrué) du jeune homme. Noter le choix des cadrages et des images tronquées donnant à voir un passé parcellaire, peu visible, mal connu et d'autant plus mal vécu par le personnage. Expliquer que pour pesant qu'il soit sur la conscience de la nouvelle génération (souvent indifférente et/ou mal informée), ce passé correspond dans la mémoire de la diaspora chilienne à un traumatisme politique et culturel mêlé d'héroïsme épique. Expliquer l'engagement du poète chilien Pablo Neruda (1904-1973) aux côtés des milliers d'opposants entrés en dissidence et persécutés comme lui à l'heure de la dictature militaire (éliminés pour quelque 3 200 d'entre eux, torturés pour environ 40 000, exilés pour des centaines de milliers). Raconter le compagnonnage idéologique du poète, prix Nobel de littérature en 1971, avec le président Allende qu'il soutient au cours de ses deux campagnes présidentielles (1964 et 1970) après avoir été lui-même désigné comme candidat du parti communiste. De *Résidence sur la terre* (1933), où il se fait le porte-voix des opprimés, à son œuvre-monde *Chant général* (1950), en passant par son recueil-manifeste *L'Espagne au cœur* (1938) en soutien aux républicains espagnols durant la guerre civile, Neruda est l'auteur d'une poésie au service des idées, des hommes et de la liberté, à l'instar des Hugo, Desnos, Césaire, Aragon, Éluard, etc. Montrer que le parcours politique de Neruda est indissociable de son œuvre littéraire (poésie et essais). Étudier « Que s'éveille le bûcheron » (*Chant général*, Paris, Gallimard, 1984), poème pour lequel Neruda reçut, avec d'autres artistes tels que Pablo Picasso, le Prix international de la paix en 1955.

PORTRAIT D'UN HOMME INQUIET EN MARCHEUR DE FOND

Film politique certes, mais aussi esthétique, lyrique, méditatif. Dans le désert, gros plans sur le visage du marcheur et plans panoramiques des paysages s'alternent, se parlent et se répondent. Et s'épuisent aussi. La rigueur des cadrages suggère la détermination du personnage, la rude difficulté physique et morale de son expérience extrême. La beauté farouche des décors fascine, attire et inquiète à la fois. L'œil s'égaré dans l'espace trop grand, aveuglé par la saturation lumineuse et pris de vertige devant la profondeur de champ des images.

L'hostilité du lieu (noter que le désert d'Atacama est l'un des plus chauds de la planète) apparaît encore dans l'immensité du cadre où le protagoniste semble se perdre et disparaître. « Disparaître » pour mieux renaître, c'est précisément le projet identitaire du marcheur qui, au contact de l'espace vide, cherche à se dépouiller, à se délester du poids de l'héritage paternel, gloire mortifère et motif de culpabilité. Son pas lourd et têtus nous évoque souvent celui somnambulique des héros de *Gerry* de Gus Van Sant (2002). Son voyage est long, pénible, malaisé. Ses regards scrutent sans cesse l'étendue désertique dans l'espoir d'y lire une réponse à ses questions et d'y inscrire un destin. Le sien.



POUR ALLER PLUS LOIN

- Charles Baudelaire, « L'homme et la mer », in *Les Fleurs du mal*, Paris, Flammarion, 1964.
- Pablo Neruda, *Résidence sur la terre*, Paris, Gallimard, 1972.
- Pablo Neruda, *L'Espagne au cœur*, Paris, Denoël, 1978.
- Pablo Neruda, *Chant général*, Paris, Gallimard, 1984.
- Gus Van Sant, *Gerry*, 2002.

Sur Chacabuco :

Vidéo « Chacabuco, Chile » : www.youtube.com/watch?v=uxGiZ3LiUak

Sur le dernier discours du président Salvador Allende :

Article du blog de Philippe Marlière « Le dernier discours de Salvador Allende » hébergé sur mediapart : www.mediapart.fr (entrer le titre de l'article dans le moteur de recherche).

Sur la mémoire des victimes de Pinochet :

Thomas Steinmetz, *Nostalgie de la lumière*, Patricio Guzmán, Chasseneuil-du-Poitou, Réseau Canopé, 2015.

Philippe Leclercq

Toutes les photographies sont issues du film.